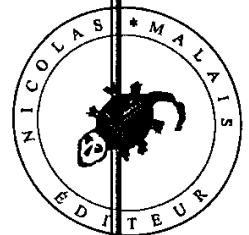


Corps et séduction

OUVRAGE DIRIGÉ PAR CHRISTIAN DELPORTE
ET AUDREY HERMEL



Casanova et les allers-retours du désir

Benjamin Hoffmann
Yale University

Ce fut dans ce fatal jour au commencement de septembre 1763 que j'ai commencé à mourir et que j'ai fini de vivre. J'avais trente-huit ans. Si la ligne perpendiculaire d'ascension est égale en longueur à celle de descente, comme elle doit être, aujourd'hui, premier jour de novembre 1797, il me semble de pouvoir compter sur presque quatre années de vie, qui en conséquence de l'axiome : *motus in fine velocior* passeront bien vite¹.

Telle est la conclusion donnée par Casanova au récit de sa première rencontre à Londres² avec Miss Charpillon. Jusqu'alors, sa carrière de séducteur n'avait connu aucun échec : elle s'était déroulée, heureuse et répétitive, dans une farandole ininterrompue de conquêtes, de jouissances et de départs que la tristesse ne venait qu'accidentellement assombrir. Si la rencontre avec la Charpillon marque à ses yeux le point de rupture à partir duquel s'amorce une longue dégénérescence, c'est parce qu'elle est la première femme à ne pas lui avoir

1. Giacomo Casanova, *Histoire de ma vie*, t. III, Paris, Éditions Robert Laffont, collection Bouquins, 1997, p. 221-222.

2. Casanova et Miss Charpillon s'étaient déjà rencontrés brièvement à Paris, quand la jeune femme n'avait que treize ans et s'appelait Mlle de Boulainvilliers. Cf. *Histoire de ma vie*, *op. cit.*, t. II, p. 206-207.

succombé, la première à l'avoir fait entrer dans un cercle infernal où son désir croissant s'est heurté à des humiliations toujours plus mortifiantes. Avec une légèreté apparente où perçait la menace, la courtisane avait prévenu Casanova du sort qu'elle lui réservait :

Vous êtes donc l'Italien, me dit-elle, qui fit mettre il y a deux mois, sur la porte de cette maison, le singulier écriteau qui fit tant rire ?

Le même. [...]

Demandez à ma tante si je ne voulais pas aller me présenter pour vous demander une chambre. Mais ma mère me l'a empêché.

Quel besoin avez-vous de chercher à vous loger à bon marché ?

Aucun ; mais j'avais besoin de rire et envie de punir l'audacieux auteur d'un écriteau de cette espèce.

Comment m'auriez-vous puni ?

Vous rendant amoureux de moi, et vous faisant après souffrir des peines infernales par mes traitements. Ah ! Que j'aurais ri³ !

Quel est cet écriteau capable d'exciter chez la Charpillon des intentions vengeresses ? Casanova l'avait fait placer à la porte de son domicile londonien : « Second, ou troisième appartement garni à louer bon marché à une jeune demoiselle seule et libre qui parle anglais et français, et qui ne recevra aucune visite ni dans le jour, ni dans la nuit⁴. » La disponibilité de cet appartement est à l'image de la disponibilité casanovienne : son cœur est comme cette chambre, offert à celle qui satisfera aux conditions qu'il énonce. Il lui faut une femme, jeune et jolie bien entendu, francophone car le Vénitien aime à posséder celles qui maîtrisent le français, et sans attaches comme lui ce qui implique, à une époque où les jeunes filles de bonne famille ne disposaient pas d'elles-mêmes, qu'il la désire aventurière ou victime de mésaventures⁵. Pour Casanova, ce message jeté au public n'est ni une plaisanterie, ni une provocation : il se présente comme une liberté offerte et galamment invite une autre liberté à disposer de lui. Mais l'invitation n'est pas dénuée d'arrogance puisqu'elle implique la certitude d'être aimé. La jeune fille qui ne recevra nulle visite sera

3. *Ibid.*, p. 221.

4. *Histoire de ma vie*, *op. cit.*, t. III, p. 161.

5. C'est le cas de Pauline, choisie par Casanova pour occuper son appartement. Elle lui raconte son histoire, digne des romans de l'abbé Prévost, au chapitre IX du volume

9. *Histoire de ma vie*, *op. cit.*, t. III, p. 163.

donc captivée par le charme du séducteur au point de ne plus sortir de sa sphère d'attraction.

C'est précisément cette confiance tranquille que la Charpillon va battre en brèche. À ses yeux, l'écriteau de Casanova a valeur de déclaration de guerre contre un sexe qu'il qualifierait volontiers de faible, puisqu'il ne doute pas que ses membres ne succombent à son pouvoir de séduction. L'indéfinition de cette formule, « une jeune demoiselle seule et libre », résonne à ses oreilles comme une provocation : Casanova suggère qu'à tout prendre une femme en vaut bien une autre et qu'à la condition de satisfaire aux exigences générales qu'il présente, la première venue trouvera sa porte, ses bras et son cœur ouvert. À la mythologie de l'élection amoureuse qui expose l'attraction irrésistible de deux êtres appelés à se rencontrer de toute éternité et dont la réunion est comme l'éclipse heureuse de deux principes contraires, lune et soleil, âmes-sœur enfin réunies, Casanova oppose un contrat librement consenti où l'autre est choisi comme un logis. On s'y installe parce qu'on y a trouvé du charme et de l'agrément mais avec la certitude intime que l'on donnera son congé un jour ou l'autre, quand les hasards de la vie ou la découverte d'une adresse plus avenante inviteront à plier bagage. Confrontée à ce système, la Charpillon arrête sa résolution : elle exécutera le bourreau des cœurs en lui opposant une résistance opiniâtre⁶. Les rapports entre la Charpillon et Casanova tournent au duel à mort, à une lutte des sexes dont le genre féminin sort vainqueur puisque, pour la première fois, l'homme dont le nom est devenu synonyme de séducteur s'est heurté à la résistance d'une femme qui le méprise. Le traitement⁷ que réserve la Charpillon à Casanova le conduira aux portes du suicide puisqu'il rapporte de quelle manière la rencontre fortuite avec

6. « [La Charpillon] envahit brusquement le décor parce qu'elle se veut justicière de la gent féminine. Ce monsieur par cet écriteau, semble-t-elle affirmer, a bien montré son mépris pour mon sexe, je le vengerai. » François Roustang, *Le bal masqué de Giacomo Casanova*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2009, p. 190.

7. Une lettre de la Charpillon à Casanova, à l'orthographe pour le moins approximative, illustre bien la manière dont elle ne cessait de le provoquer sans avoir le dessein de lui céder : « Je ne say pas Monsieur si vous avez oublier langagement de samdie pafser ; pour moy je me souvien que vous avés consanti de nous faire le plaisir de venir dinner avec nous aujourd'huy lundi le 12 du mois, je voudrois bien savoir si votre mauvaise humeur vous a quitter, cela mefera plaisir, adieu annantendan lhonneur de vous voir. Mariane decharpillon. » Lettre de Marianne de Charpillon à Casanova, 12 décembre 1763, Prague, Archives d'État.

le Chevalier Egard sur le pont de Londres⁸ l'a dissuadé *in extremis* de se jeter dans la Tamise. Casanova a beau avoir survécu, sa rencontre avec la Charpillon marque bien à ses yeux « la clôture du premier acte de [sa] vie⁹ ».

Cette étude est consacrée au début du « deuxième acte », à l'épisode qui vient après celui de la Charpillon dans l'*Histoire de ma vie* : celui des cinq sœurs hanovriennes. Qui sont ces jeunes filles évoquées pour la première fois au volume 9, chapitre XIII des *Mémoires* de Casanova ? Ce sont les enfants d'une veuve venue à Londres solliciter un dédommagement pour des torts causés par un détachement de l'armée anglaise. Dans l'attente de ces secours, la mère et les cinq filles vivaient une existence pauvre et triste, acceptant l'aide de qui voulait bien leur en prodiguer mais refusant de vendre leurs charmes à cet effet. Informé de leur existence par un ami, le premier mouvement de Casanova est de lui demander si les jeunes filles sont de l'espèce de la Charpillon. Son interlocuteur répond : « Il y a apparence. Mais vous ne verrez pas d'hommes¹⁰. »

Casanova se rend chez elles et déclare à l'une des sœurs « [...] que la Charpillon [lui] avait coûté deux milles guinées, et qu'elle ne [lui] avait jamais accordé un baiser ; mais que cela ne [lui] arriverait plus¹¹ ». La vue de la mère confirme ses soupçons puisqu'il la trouve « ressemblante un peu avec la mère de la Charpillon¹² ». Devant la famille réunie Casanova se présente comme « libertin de profession¹³ » et prévient qu'il ne prodiguera ses secours qu'à la condition de coucher avec les sœurs. Et de revenir une fois encore à ses récents démêlés avec la courtisane : « La Charpillon m'aura attrapé la dernière¹⁴. »

Casanova nous invite à lire l'épisode des Hanovriennes comme un épilogue à l'histoire de Miss Charpillon. Les rapprochements qu'il fait constamment entre elles et la courtisane ont pour but de les envelopper de l'aura de cette dernière. Son insistance sur le nombre des sœurs est à cet égard significative : il ne lui faut pas moins de cinq conquêtes pour laver un affront. Or, il est fort possible que son récit enjolive la réalité, les spécialistes de Casanova n'ayant retrouvé

8. *Histoire de ma vie*, op. cit., t. III, p. 258.

9. *Ibid.*, p. 247.

10. *Ibid.*, p. 295.

11. *Ibid.*, p. 298.

12. *Ibid.*, p. 298.

13. *Ibid.*, p. 299.

14. *Ibid.*, p. 300.

la trace que de trois sœurs et non de cinq¹⁵. Le Vénitien aurait-il inventé deux sœurs supplémentaires afin de rendre plus éclatante sa victoire amoureuse ? « Victoire » est précisément le prénom de l'une des sœurs, qu'il pourrait bien lui avoir donné car il avait coutume de masquer le nom des femmes qu'il ne voulait pas compromettre. Le choix de ce prénom serait alors un indice supplémentaire du combat qu'il mène contre la Charpillon par l'intermédiaire des cinq sœurs. Leur séduction est comme une bataille où se rejoue la guerre contre la Charpillon, et c'est un triomphe éclatant que réclame Casanova pour effacer la honte de sa défaite.

Dès le lendemain soir, il croit parvenir à ses fins quand l'aînée des sœurs le rejoint dans son lit :

Elle commença à se déshabiller sans me donner la moindre réponse, et elle vint entre mes bras après m'avoir prié en vain d'éteindre les bougies. Je n'ai trouvé que de la soumission. Elle me laissa faire, et voilà tout ; elle ne m'a pas honoré d'un seul baiser. La fête ne dura qu'un quart d'heure. [...]. Sa lâche stupidité me fâcha à un point que je me suis levé, je lui ai donné un billet de vingt livres, et je lui ai dit de s'habiller et de monter dans sa chambre.

« Demain matin, lui dis-je, vous vous en irez toutes, car je ne suis pas content de vous. Au lieu de vous donner à l'amour, vous vous êtes prostituée. Ayez-en honte ! » Elle s'habilla, et elle s'en alla sans me répondre, et je me suis endormi très mécontent¹⁶.

Alors que Casanova cherchait à prendre sa revanche sur la Charpillon, la possession de l'aînée des cinq sœurs confirme son entrée dans une temporalité dégradante. La violence de sa réaction démontre que l'enjeu de la séduction ne consiste pas uniquement dans la possession du corps de la jeune fille, mais revient aussi à trouver dans le langage de ce dernier la preuve qu'il est encore capable de susciter le désir d'autrui. En se livrant à lui, impassible et froide, l'aînée confirme le sentiment d'une rupture causée par la Charpillon. Casanova n'est plus l'homme irrésistible auquel on se donne par amour, c'est au seul pouvoir de l'argent qu'il doit son commerce charnel avec cette femme.

15. Sur cette question, voir *Histoire de ma vie*, op. cit., t. III, p. 294, note 1.

16. *Ibid.*, p. 303.

En revanche, dès le lendemain matin se produit une scène qu'il présente à dessein comme une antithèse de celle qu'il vient de décrire. L'une des sœurs, nommée Victoire, se rend dans la chambre de Casanova et lui tient ce discours :

- Vous devez pardonner, me dit-elle, à ma sœur qui m'a déjà tout dit. Elle n'a pas pu vous donner des marques d'amour parce qu'elle est amoureuse d'un Italien qui est en prison pour dettes.

- J'imagine que vous êtes amoureuse aussi de quelqu'un.

- Non. Je n'aime personne.

- Vous pourriez donc m'aimer.

Lui disant cela je l'embrasse, et je la trouve douce et tendre. Je lui dis qu'elle a vaincu, et elle me répond qu'elle s'appelle Victoire. Victoire me fit passer deux heures délicieuses qui me dédommèrent amplement du mauvais quart d'heure que j'avais passé avec sa sœur¹⁷.

Casanova n'attend pas la réponse de la jeune fille lorsqu'il demande si elle pourrait l'aimer. Craint-il une réponse négative qui viendrait aigrir encore la blessure infligée par la Charpillon ? Ou pense-t-il que le corps de la jeune fille donnera, mieux que les mots, une preuve de son pouvoir de séduction ? Casanova prouve que l'expression « se donner à l'amour » est davantage qu'une périphrase pour désigner l'acte sexuel. « Se donner à l'amour », à la différence de « se prostituer », c'est exprimer par son corps la communication d'un désir que l'autre est parvenu efficacement à insuffler. Par les soubresauts d'une chair qui donne et prend du plaisir, le corps offre une preuve tangible de la réalité du désir éprouvé, une preuve dont le pouvoir de persuasion surpasse de loin celui du discours. Au contraire de la première sœur, qui par mépris n'est désignée que par sa place dans la fratrie, Victoire établit un échange égalitaire où le plaisir donné est le signe du plaisir reçu.

Après l'aînée et Victoire, Casanova fait la conquête successive des trois autres sœurs. Voici de quelle manière il décrit la promenade à cheval qu'il entreprend un jour avec les deux cadettes :

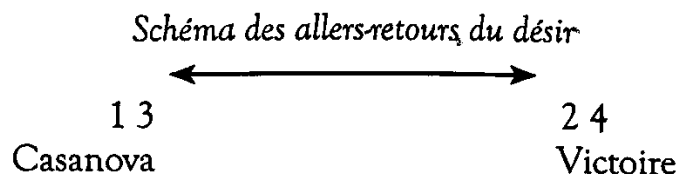
Nous fîmes cette course de dix milles en vingt-cinq minutes. Les rayons qui sortaient de la figure de ces deux filles, ivres de contentement, étaient brûlants : je les adorais m'adorant¹⁸.

17. *Ibid.*

18. *Ibid.*, p. 309.

« *Je les adorais m'adorant* » : ces mots condensent le fonctionnement du désir casanovien. Pour l'auteur de *l'Histoire de ma vie*, l'enjeu de son commerce amoureux consiste à susciter chez autrui un désir de lui-même qui se révèle par le langage du corps, désir qui transite par le séducteur assuré de son pouvoir, devient désir d'autrui et se fixe enfin sur ce dernier. Il y a du narcissisme dans ce type de désir mais le narcissisme n'en constitue pas la nature profonde, comme c'est le cas de celui qui anime les personnages de Marivaux. Dans les pièces et les romans de cet auteur, le désir manifesté est de nature spéculaire. Saturés d'amour-propre, les personnages de Marivaux n'ont qu'une obsession : amener autrui à reconnaître leur beauté dont ils ne peuvent entièrement jouir qu'à cette condition. *La Dispute* met en scène les amours d'Azor et d'Eglé, de Mesrin et d'Adine, chacun reconnaissant la supériorité des charmes de l'autre pourvu qu'il en fasse autant à son égard. Mais rencontrent-ils un autre « bel objet », comme le fait Mesrin à la scène XIV, ils oublient aussitôt les effets du premier et accordent au second le privilège de leurs compliments admiratifs. Les amants de Marivaux cultivent volontiers ces attachements narcissiques, sentiments sans profondeur qui les révèlent davantage attachés à eux-mêmes qu'à autrui. Bien aises de l'estime qu'on leur manifeste, ils ne font que récompenser l'amour qu'un autre leur déclare mais ne l'aiment jamais pour lui-même, ce dont la versatilité de leurs sentiments est la preuve la moins équivoque.

À l'inverse des personnages de Marivaux, Casanova ne laisse pas entendre qu'il s'adore lui-même par l'intermédiaire de l'adoration d'une autre personne, mais que son désir accomplit un détour par celui qu'on lui a manifesté avant de revenir et de s'arrêter sur autrui. Si le désir obéit à un impératif narcissique, il devient néanmoins désir altruiste puisqu'il retourne à l'autre dans un dernier temps, au terme de ce que l'on pourrait décrire comme une seconde circulation du désir.



Dans *Le bal masqué de Giacomo Casanova*, François Roustang décrit l'origine du pouvoir exercé par la Chatpillon sur le Vénitien : « Elle le charmait par sa présence, sans jamais faire écho en elle à l'émoi sexuel

qu'elle suscitait¹⁹. » À l'inverse, les Hanovriennes font écho en elles à l'émoi suscité chez Casanova, elles manifestent leur désir à son égard en incitant la fixation du sien sur elles. Il revient au corps de fonctionner comme un système sémiotique indiquant la réalité du désir éprouvé et permettant sa bonne circulation. Le regard joue un rôle primordial dans cette entreprise corporelle de séduction puisqu'il est porteur d'un langage dont Casanova se fait l'herméneute : « Gabrielle me parlant des yeux, me disait qu'elle m'aimait, et j'étais sûr qu'elle ne me trompait pas²⁰. » La circulation du désir s'achève lorsqu'il est transfiguré en amour. Car c'est mal comprendre Casanova que d'inférer de la multiplicité de ses conquêtes qu'il est incapable d'aimer. « Sans un amour réel et heureux, je ne pouvais pas être content²¹ », écrit-il au volume 4. de ses *Mémoires*. Casanova n'est pas un libertin cynique, c'est un inconstant qui se montre fidèle une fois qu'il est amoureux et aussi longtemps qu'il le demeure. En définitive, l'analyse de cet épisode révèle que le désir d'un objet A ne transite pas nécessairement par celui d'un objet B comme le montre René Girard dans sa remarquable analyse du désir mimétique²². Le désir dessine également des allers-retours par lesquels un sujet s'assure qu'il est l'objet du désir d'autrui avant de revenir à ce dernier et de s'attacher à lui par un sentiment amoureux²³. Dans cette configuration, le désir du sujet ne requiert pas un médiateur pour être orienté vers un objet : il s'agit d'une relation horizontale entre deux sujets dont le premier

19. *Le bal masqué de Giacomo Casanova*, op. cit., p. 195.

20. *Ibid.*, t. III, p. 310.

21. *Ibid.*, t. I, p. 711.

22. René Girard prend notamment l'exemple de Stendhal pour illustrer le fonctionnement du désir mimétique : « Pour qu'un vaniteux désire un objet il suffit de le convaincre que cet objet est déjà désiré par un tiers auquel s'attache un certain prestige [...]. Dans la plupart des désirs stendhaliens, le médiateur désire lui-même l'objet, ou pourrait le désirer : c'est même ce désir, réel ou présumé, qui rend cet objet infiniment désirable aux yeux du sujet. » René Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris, Grasset, 1961, p. 16.

23. Le désir mimétique suscite chez le sujet un sentiment de haine à l'égard du médiateur : « L'élan vers l'objet est au fond élan vers le médiateur ; dans la médiation interne, cet élan est brisé par le médiateur lui-même puisque ce médiateur désire, ou peut-être possède, cet objet. [...] Le sujet est persuadé que son modèle s'estime trop supérieur à lui pour l'accepter comme disciple. Le sujet éprouve donc pour ce modèle un sentiment déchirant formé par l'union de ces deux contraires que sont la vénération la plus soumise et la rancune la plus intense. C'est là le sentiment que nous appelons "haine". » *Mensonge romantique et vérité romanesque*, op. cit., p. 19.

a besoin d'être conforté par le désir du second avant de lui revenir, transformé en amour.

En dépit de l'apparente réussite de Casanova, un premier chant du cygne se fait entendre dans l'épisode des Hanovriennes. Certes, sa blessure d'orgueil est apaisée par les caresses des cinq sœurs. Leur séduction est un exploit qui rappelle les prouesses narrées dans le *Roland furieux*, ouvrage dont Marie-Françoise Luna a montré l'influence sur la sensibilité de Casanova²⁴. L'argent aura été nécessaire à la séduction des jeunes filles, mais le Vénitien ne doit pas uniquement son succès à leur avidité. La générosité dont il fait montre vient en manière de remerciement après l'échange équitable de la sexualité dont le plaisir réciproque a été le signe. Pourtant, le texte s'achève sur un éloge de l'inceste qui vient saper la victoire que Casanova croit avoir remportée.

Il me paraissait de les aimer, non pas comme un amant, mais comme un père, et la réflexion que je couchais avec elles ne portait pas d'obstacle à mon sentiment, puisque je n'ai jamais pu concevoir comment un père pouvait tendrement aimer sa charmante fille sans avoir du moins une fois couché avec elle²⁵.

Autrefois, quand Casanova était le jeune homme que ses frasques avaient envoyé sous les Plombs, la confusion entre le désir sexuel et le sentiment paternel ne pouvait se produire en lui. Âgé de trente-huit ans, Casanova a possédé les Hanovriennes dont l'aînée avait vingt-deux ans et la cadette quatorze. L'impression d'aimer ces jeunes filles comme l'aurait fait un père et non comme un amant est la preuve qu'en dépit de la réussite de son entreprise de séduction, le temps a passé, l'entrée dans la seconde phase de sa vie a eu lieu. Le corps de Casanova lui rappelle qu'il est entré dans une nouvelle phase de son existence, la pente vers l'abîme s'est amorcée et la mort fait déjà signe de la main au séducteur. Du reste, la suite de l'épisode des Hanovriennes a des airs de déconvenue pour Casanova puisque l'une des sœurs devient la maîtresse d'un Lord tandis que l'aînée s'enfuit

24. « Dès ses quinze ans, l'Arioste semble avoir ainsi fixé l'essentiel de l'imaginaire comme des valeurs morales et esthétiques de Casanova : de là sa façon d'unir l'amour aux exploits, la philosophie à l'aventure, un héroïsme échevelé à une conception naturaliste, épicurienne de la vie. » Marie-Françoise Luna, *Casanova mémorialiste*, Paris, Honoré Champion, 1998, p. 492.

25. *Histoire de ma vie*, op. cit., t. III, p. 310.

avec son amant. La mère et les trois autres filles décident de partir et voici comment Casanova décrit leur départ :

Lorsque je disai à Gabrielle qu'en me quittant elle me laissait malheureux, elle ne savait me répondre autre chose sinon que j'étais le maître d'aller avec elle [...]. Quand mes domestiques revinrent pour me dire qu'elles étaient déjà parties, j'ai ordonné que ma porte fut refusée à tout le monde²⁶.

Par le passé, Casanova avait déjà fait l'expérience de séparations qui l'avaient laissé dans un état d'affliction comparable : ses ruptures avec la mystérieuse Henriette²⁷ et la belle Marcoline²⁸ en sont des exemples notables. Mais le temps est désormais révolu pour lui où la force de la jeunesse associée au pouvoir de séduction permettait de cultiver une irresponsabilité heureuse. Si la conquête des Hanovriennes se voulait une tentative de guérison après la fêlure causée par la Charpillon, elle ne fut en définitive qu'un sursaut fugace, un bref retour aux temps héroïques de la jeunesse, qui n'a pu dissimuler l'entrée douloureuse dans une temporalité destructrice.

L'entreprise de séduction, obstinément menée par Casanova au cours de son existence, se déplace dans le champ littéraire. Le langage de l'écriture vient remplacer celui du corps lorsque ce dernier est devenu incapable de susciter le désir. Le lecteur incarne l'ultime objet de la séduction casanovienne, lui dont le Vénitien cherche à cultiver l'indulgence et à susciter l'amitié tout au long du texte et dès la Préface où il déclare :

[...] j'espère, cher lecteur, que bien loin de trouver dans mon histoire le caractère de l'impudente jactance, vous y trouverez celui qui convient à une confession générale [...]. Ce sont des folies de jeunesse. Vous verrez que j'en ris, et si vous êtes bon, vous en rirez avec moi²⁹.

Alors qu'il existe chez Marcel Proust une foi dans le pouvoir de l'écriture pour retrouver la totalité du temps passé, Casanova considère la littérature avec moins de confiance. Car ces deux auteurs qui ont consacré les dernières années de leur vie à leur œuvre et qui sont

26. *Ibid.*, p. 315.

27. *Ibid.*, t. I, volume 3, chapitre V.

28. *Ibid.*, t. III, volume 9, chapitre V.

29. *Ibid.*, t. I, p. 3.

morts avant de l'avoir achevée, ne partagent pas la même évaluation de la valeur respective de la littérature et de l'existence. Proust regardait l'existence comme la somme des apprentissages préparant l'œuvre, la vraie vie pleinement vécue étant la littérature qui « développe » les « clichés » dont la mémoire de l'artiste est remplie³⁰. Casanova, au contraire, considère la littérature comme une tentative pour ressaisir le bonheur et la liberté de la jeunesse, comme un pis-aller qui ne saurait toutefois en approcher complètement. Si la littérature incarne un dernier champ de lutte dont la séduction est l'enjeu, aux yeux de Casanova elle n'en demeure pas moins une compensation insatisfaisante au plaisir des sens et à la conquête amoureuse.

30. « La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent pleinement vécue, c'est la littérature. Cette vie qui, en un sens, habite à chaque instant chez tous les hommes aussi bien que chez l'artiste. Mais ils ne la voient pas, parce qu'ils ne cherchent pas à l'éclaircir. Et ainsi leur passé est encombré d'innombrables clichés qui restent inutiles parce que l'intelligence ne les a pas "développés". » Marcel Proust, *Le temps retrouvé*, Paris, Folio Gallimard, p. 202.